

EXPOSE DE RADMILA ZYGOURIS
L'AMOUR DE L'ETRANGER

Il y a sans doute quelque incongruité à parler de l'amour de l'étranger... par les temps qui courent, par les temps qui ont couru... par les temps à venir : est-ce prendre mes désirs pour la réalité? Et à défaut de leur trouver dans la réalité du monde un principe, en chercher la vérification dans la *réalité psychique*? Je ne peux que laisser à cet endroit la question ouverte... Et passer à la suivante : y a-t-il quelques points au moins où la psychanalyse peut éclairer cette question? Car, parler de l'étranger point n'est besoin de se prétendre psychanalyste pour cela. Mais que puis-je dire à partir de la psychanalyse? Que ce soit à partir de mes lectures, de mon expérience ou de mon fragile savoir qui se frayent un chemin avec les mots.

J'ai entrepris, pour commencer, un petit voyage à travers les textes de Freud à la recherche de l'étranger. M'est apparu d'abord l'étranger comme mot. "*Der Fremde*", "*das Fremde*", "*die Entfremdung*". L'étranger, l'étrange, l'éloignement (dépaysement). Jamais le "*Ausländer*", terme qui désigne l'étranger dans le sens légal et national du terme. C'est une manière comme une autre d'entrer dans le sujet : par la voie du mot. Je ne m'en tiendrais pas aux seuls mots... mais l'homme ne vit pas que de pain : il vit aussi d'amour. Commençons donc par les mots de Freud. Allégeance oblige.

Je ne ferai pas de discours académique sur toutes les occurrences du mot "étranger" dans l'œuvre de Freud. Je me bornerai à trois textes où il revient de manière insistante, et qui à mon avis sont fondamentaux.

- * D'abord dans ses tout premiers écrits sur l'Hystérie, apparaît le "corps étranger" comme "matériel pathogène". Le corps étranger, qu'en anatomie l'on peut exciser, n'est pas excisable dans le psychisme, dit Freud. Il pénètre la structure d'ensemble qu'il contamine et n'est de ce fait pas isolable du non-pathologique. Il se lit entre les lignes que l'idéal serait néanmoins de pouvoir l'exclure. Dans cette théorie, communément appelée de la "*séduction*" ce corps est d'autant plus étranger qu'il n'est pas précédé d'une représentation qui permettrait son *assimilation* psychique. Un trop grand afflux d'excitation constitue ce corps étranger... De l'en trop, qui fera que ce corps étranger aura tendance à faire "retour". Retour dans le réel, ajouterait Lacan.

Toute la problématique de l'étranger est déjà là : nécessité de l'*assimilation* et à défaut l'*extraction* qui, si elle n'est pas possible, oblige à un *retour*...

- * Puis dans le deuxième texte, sur le "*Unheimliche*" arrive l'étrange. "*L'inquiétante étrangeté n'est rien de nouveau ni d'étranger, mais quelque chose qui depuis très longtemps a été familier à la vie psychique (textuellement : à la vie de l'âme) et qui lui est devenu étranger par le processus du refoulement.*"

Dans ce texte il est question du retour des morts et de la rencontre du *double* comme représentant le MOI ETRANGER : *das "fremde Ich"*. Retour des morts, ou retour du séjour maternel?

* Dans le troisième texte auquel je me suis référée, celui de la "*Verneinung*" (la Dénégation). Freud parle de la constitution du Moi, par rapport au plaisir et au déplaisir. Ce qui est "bon" est introjecté et fait partie du MOI, ce qui est "mauvais" est éjecté vers l'extérieur et constitue le non-MOI. Il appelle cela le "*Ich-fremde*", l'étranger au MOI. De cette dichotomie proviendrait la négation, capacité de dire non, antérieure à l'affirmation (*Bejahung*), qui est le oui logique qui n'a de sens que si le non est possible.

Je laisse pour l'instant la "femme" ou le féminin de côté qui représente également l'étranger, ou l'objet de l'étrange... je dirais seulement qu'elle apparaît comme bord de l'impensable... pour le névrosé... Par ailleurs, en tant que mère, elle signifie un espace-temps donnés comme perdus pour tout sujet, homme ou femme : le familier à tout jamais devenu étranger. Mère réelle peut-on dire, qui ne peut finalement se raconter que de manière mythique, représentant l'innaccessible, l'oubli de l'oubli.

Oubli de l'oubli, aussi irreprésentable que la mort.

Si on lit ces textes en prenant quelque distance par rapport aux thèmes développés, une chose frappe : l'étranger, que ce soit dans le trauma sexuel, que ce soit dans la constitution du Moi, que ce soit dans l'inquiétante étrangeté, est toujours connoté d'angoisse, de peur, du désagréable, d'inouï voire de l'horreur. Il s'agit toujours d'un rapport du sujet à quelque chose de lui-même, qui pourrait être lui-même, dont l'accès à la conscience ou la prise en compte par le Moi constitue pour celui-ci un danger.

Or, si l'on essaye de comprendre le pourquoi de l'usage répété du terme étranger ou étrange comme synonyme de peur et d'angoisse chez Freud, deux hypothèses sont possibles, qui du reste peuvent se recouper :

- * l'une consisterait à dire que de l'étranger est resté non assimilé, ni assimilable dans la famille Freud par rapport à la situation actuelle à partir de laquelle Sigmund Freud écrit. Lorsqu'il avançait une idée il prenait le plus volontiers des modèles scientifiques de son époque pour lui donner son cadre de pensée et ses métaphores efficaces. S'agissant d'un certain nombre de questions, *notamment celles qui impliquent la place du Père*, soit comme séducteur, soit comme étant à l'origine de l'idéal du Moi, soit encore pour décrire quelque chose qui pourrait faire retour d'un temps très ancien (et il reste toujours incertain s'il s'agit de la petite enfance ou d'un temps qui lui est antérieur), Freud semble attiré par un autre modèle qui n'est pas scientifique, modèle latent, qu'il semble méconnaître, c'est celui qui régit dans la société les modalités d'existence de l'étranger : assimilation, expulsion, retour, refoulement, lieux de séjour.
- * l'autre hypothèse pourrait s'énoncer ainsi : comment nommer quelque chose de nouveau, comment décrire une pensée, une impression qui relève d'un territoire inconnu et qui ne se laisse pas saisir par un mot qui pourrait signifier et se laisser limiter par un concept. L'étranger-étrange, dit en ce sens qu'il s'agit pour Freud en tant que penseur, en tant qu'écrivain, de se frayer un chemin vers le pensable et le représentable, mais dont l'origine est antérieure à une représentation consciente du monde de celui-même qui tente de décrire le phénomène. Comment parler de ce qui *est* avant le Moi?

En d'autres termes, comment parler de phénomènes dont aucune perception ne vient garantir l'authenticité? Dont aucun souvenir ramené au conscient n'épuise les contours? S'agissant d'expériences ou de faits qui sont en deçà de ce qui peut se décrire en termes qui impliquent chez le scripteur lui-même la certitude d'une identité à soi; décrivant un rapport aux objets nécessairement étranges puisque non encore assignables au monde des objets distincts. Freud, au travers de ces formulations avance en terre inconnue, en terre étrangère, baptise ses trouvailles du même adjectif "étranger"; objets non observables, non identifiables qu'il s'entête à *décrire* comme s'il les avait *vus*.

... *Fremdkörper... Ich-Fremde... Fremdes Ich...* Le Corps... Le Moi... et l'Etranger... rapport entre les deux, qui du fait de l'Etrange, de l'Etrange Etranger, passe du *Deux* au *Trois*.

Avant d'aller plus loin, ce passage de Lacan de son Séminaire sur l'Angoisse; à propos du cauchemar : "*L'angoisse de cauchemar (...)* (c'est) *la jouissance de l'Autre (...)*. Le corrélatif du cauchemar, c'est *l'incube ou le succube, c'est cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance.*" Il s'agit bien là d'une jouissance dont le Moi n'est pas maître, mais qui terrorise de l'extérieur l'être du rêveur, marquant un dehors qui cependant est intra-psychique.

Quelle est donc cette chose étrangère si effroyable, qui, tantôt est ce "corps étranger" du trauma, tantôt l'objet à éjecter, tantôt cet "infamier" (je reprends ici la traduction de J. Nassif) venu d'un temps d'avant. D'avant quoi? D'avant la formation du Moi, d'avant la localisation du Surmoi? D'avant l'Oedipe? Ou d'avant, d'un temps immémorial? Du temps de la préhistoire de l'individu ou de la préhistoire des hommes? Lorsque Freud abandonne la théorie de la "séduction", il met en place la théorie du complexe d'Oedipe. Mais la structuration oedipienne en tant que moment psychique n'est peut-être pas là de toute éternité. D'autres formes de *passage* et de *séparation* ne sont-elles pas envisageables? Ont-elles, du fait de nos sociétés présentes, familiales et patriarcales, totalement disparu de la psyché humaine?

En 1879, Freud écrit à Fliess : "*Tu te souviens de m'avoir toujours entendu dire que la théorie médiévale de la possession, soutenue par les tribunaux ecclésiastiques, était identique à notre théorie du "corps étranger" et de la dissociation du conscient (Spaltung des Bewusstseins)? Mais pourquoi le diable, après avoir pris possession de ses malheureuses victimes a-t-il toujours forniqué avec elles et cela de si horrible façon?*"

Pour répondre à cette angoissante question, je préfère donner la parole à Lacan : "*Je pense que le complexe d'Oedipe n'est pas apparu avec l'origine de l'homme (si tant est qu'il ne soit pas insensé d'essayer d'en écrire l'histoire), mais à l'orée de l'histoire, de l'histoire "historique" à la limite des cultures "ethnographiques". Il ne peut évidemment apparaître que dans la forme patriarcale de l'institution familiale*, - mais n'en a pas moins une valeur liminaire incontestable; je suis convaincu que dans les cultures qui l'excluaient, la fonction devait être remplie par des expériences initiatiques*, comme d'ailleurs l'ethnologie nous le laisse voir encore aujourd'hui, et sa valeur de clôture d'un cycle psychique* tient à ce qu'il représente la*

*souligné par moi.

situation familiale, en tant que par son institution celle-ci marque dans le culturel le recouplement du biologique et du social." (Propos sur la Causalité Psychique).

Si dans la société de forme patriarcale, la triangulation oedipienne a été quelque peu diabolique, c'est-à-dire qu'elle a été passible d'une calomnie, d'un mal-dire, alors la figure déchue du père, menaçante, mortifère et *éminemment sexuée** apparaît sous les traits du plus horrible des étrangers : le diable lui-même.

La possession des hystériques, n'étant pas culturellement acceptable comme le serait une initiation, signalait précisément qu'il n'y a pas eu cette "*clôture d'un cycle psychique*".

La question qui peut alors surgir est celle-ci : la raréfaction des cas de possession dans notre société pourrait-elle être due à l'affaiblissement de l'autorité patriarcale?

Par ailleurs, que signifie cette "*clôture d'un cycle psychique*"? Pour le dire le plus simplement possible : c'est le passage de l'intrication originaire de la diade mère-enfant à la socialisation du petit d'homme. Que dans les sociétés où se pratique l'initiation, celle-ci ait généralement lieu à la puberté, n'enlève rien à la précocité réelle du processus; l'initiation vient dans ces cas symboliser *collectivement* un moment psychique qui a déjà eu lieu.

De même que l'on peut concevoir l'identification à son image dans un monde où le miroir n'a pas encore été inventé. Pour être séduit et capté par son image, il faut le regard *des autres*. On peut se passer du miroir, non des humains.

Ce sont là peut-être des détours pour aborder la question de l'étranger, mais détours nécessaires pour situer l'autre comme apparition première dans le monde de l'enfant. Le rapport du *Moi étranger* (*Fremde Ich*), dont une des concrétisations peut être l'image du *double* et du *Ich-fremde*, l'*étranger au Moi* pose le problème du *passage* et du moment psychique qu'il représente, entre l'indistinction des objets, perçus uniquement en raison de leur qualité d'agréable ou de désagréable, à leur assignation d'objets différenciés, entre eux d'une part, et d'autre part, entre eux et les humains en tant que figures identificatoires.

Or, avant le fameux stade du miroir, l'enfant reconnaît les personnages familiers de son entourage, et ceci de manière très précoce. Il y a un moment où (si l'enfant est en bonne santé) *il sourit*, il sourit à la figure humaine, il sourit avec plaisir et ceci sans qu'il y ait particulièrement besoin de le solliciter ou de répondre à quelque besoin ou quelque demande. Le petit d'homme est naturellement souriant s'il va bien. Il ne sourit pas aux objets inanimés, il ne sourit pas à ce qui simplement bouge, il sourit à la *figure humaine*, et ceci bien avant de se reconnaître lui-même dans le miroir.

A ce moment il sourit aussi à l'étranger. Car même s'il peut avoir quelque appréhension à être *porté* par quelqu'un qu'il n'a jamais vu, il sourit à ceux qu'il ne connaît pas. Il arrive que certains enfants soient particulièrement peureux et se cachent devant l'étranger à la famille, mais généralement il s'agit là d'autres problèmes... Il est très fréquent de rencontrer, si l'on se donne la peine de regarder, le sourire d'un tout petit dans la rue.

*c'est moi qui souligne.

Mais cela ne dure pas. Cela dure le temps où l'enfant se regarde dans le visage de sa mère, et dans le visage des autres. Mais dès lors qu'il accède à l'amour de sa propre image, il ne sourira plus aussi aisément à l'image de l'autre. Car avec la formation du Moi, et avec ce qui lui est corrélatif, son "entrée" dans l'Oedipe, il accède à l'angoisse de *se* perdre. Pour se reconnaître lui, il doit abandonner l'autre miroir qu'est pour lui le visage de la mère, et au-delà, les figures humaines comme images de lui.

Alors, tout retour à la reconnaissance de son être au travers de l'image de l'autre peut constituer pour certains un danger psychique. La socialisation de l'homme entraîne un rétrécissement de son champ d'identification. Au début, l'enfant peut s'identifier à tout humain... mais son entrée dans la structure familiale ou du clan, dans l'enclos délimité par l'idéal collectif, exige la différenciation entre la famille et ce qui lui est extérieur; puis, ce qui est extérieur à l'entourage acceptable, à la nation, à la race, et ...

Il en est de même pour l'apprentissage de la langue maternelle et de la performance linguistique : le bébé prononce spontanément, avant de savoir parler, une grande variété de phonèmes appartenant à des langues les plus diverses. Avec l'apprentissage de la langue dite maternelle, il ne saura plus prononcer tous les phonèmes qu'il émettait spontanément à ses débuts. Ils sont donc refoulés et il devra les réapprendre parfois avec difficulté au moment de l'acquisition d'une langue étrangère; tous les phonèmes non distinctifs dans la langue maternelle deviendront secondairement nouveaux et inconnus.

C'est donc paradoxalement au moment où l'enfant est au plus près de ce que l'on pourrait appeler le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine que, pour devenir effectivement sujet, et se reconnaître lui-même comme tel, que le prix à payer sera l'abandon, en tout cas partiel, de cet accès direct à l'autre humain comme semblable. Car, une fois franchi, ce moment de reconnaissance et d'identification à son Moi et la constitution de l'Idéal du Moi, tout retour en arrière, la jouissance comme autre peut devenir un danger et provoquer de l'angoisse. La levée du refoulement, refoulement qui a permis la constitution du Moi, et le retour à un rapport à l'autre antérieur à ce que Lacan a appelé la "*clôture d'un cycle psychique*", est souvent du type hallucinatoire. A moins que l'on n'y accède par la force des choses, des choses de la réalité extérieure et non psychique; ce sont ce que l'on appelle les *situations extrêmes* où les valeurs morales passent au second plan, où priment par la force des choses, celles qui sollicitent l'être en détresse, lorsque l'homme, comme l'enfant dans la "*Hilflosigkeit*", se retrouve dans la dépendance absolue et réelle des autres.

Ce qui provoque donc l'angoisse dans cet ordre d'idées, c'est d'une part, l'indistinction des objets - et ceci arrive à certains moments de destructuration et de crise - et, d'autre part, la possibilité d'émergence du *double*. L'un et l'autre sont des résurgences d'expériences archaïques qui, en leur temps n'étaient pas angoissantes, mais le deviennent, par ce qui est leur corrélaire, à savoir, la perte de la puissance du Moi et de ses capacités de refoulement. Comme si, de silencieuse, la pulsion de mort devenait soudainement bruyante, au travers d'une destructuration maléfique des valeurs morales. L'enfant, quand il se reconnaît lui-même, reconnaît implicitement son appartenance à l'espèce humaine, mais ne peut la maintenir telle quelle que refoulée par la nécessité qui lui est imposée d'une clôture qui rend les autres inégaux

entre eux, afin que s'en détachent les figures identificatoires familiales idéalisées. Ceci entraîne du même coup la perte de la solidarité à l'espèce comme telle. Ce moment psychique est celui où, le "voir" se sépare du "regard", la chose entendue de la chose écoutée. La fonction du regard refoule le vu des choses sans nom. Le réel n'accède au perceptible que dans un moment de crise ou de catastrophe.

L'indistinct peut se voir, le distinct nécessite le regard. Le regard n'est pas réductible à l'instant d'une reconnaissance dans le miroir, il faut se garder des images trop simples, mais cela permet de décrire plus aisément un processus qui implique la présence de la mère et de l'enfant dans un moment de séparation en fonction d'un tiers qui, dans notre mythologie des familles, revient à la figure du père.

Ce sont là, moments de passage de *l'étrange* à *l'étranger*. Déprise du corps familial, qui, s'il revient tel quel, risque d'être retour d'un réel halluciné. De cet étrange, le père, l'autre de l'autre en sera éclaboussé et il portera toujours de manière plus ou moins patente sa part d'étrange, sa part d'horreur. Ce sont là moments de passage au symbolisable qui rendront le "symbolique" toujours impur. Passage à ce qui fait différence pensable, à l'ordre et à la domestication. L'étranger est un déplacement pensable, supportable de cet étrange familial d'antan. Passage de la mère "primitive" au père symbolique, dont il subsistera un reste, reste qui est à l'origine de la peur. Peur qu'il faudra, coûte que coûte, socialiser.

La peur psychotique du double n'est pas socialisable, la peur de l'étranger l'est. Quant à l'amour de l'étranger, celui à qui l'enfant des premiers temps pouvait sans crainte sourire, il était bel et bien premier, mais devait succomber à ce que l'on appelle le processus de socialisation, qui est le prix à payer pour le maintien des idéaux du Père...

Si l'on voulait faire une sorte de généalogie de la notion de la constitution de l'étranger, il s'en présenterait alors toute une série: elle irait du pur "désagréable" tel que le décrit Freud (sensations corporelles, perceptions d'objets non séparés) aux objets dits "partiels", séparés du sentiment de soi, au premier étranger humain qu'est le tiers, dit le Père, aux premiers étrangers, personnages non familiers, puis aux étrangers à la famille, au clan, au groupe, et finalement à la nation, à la race ou à l'idéologie commune. Mais si l'étranger, au sens juridique et légal du terme, est une acquisition relativement tardive, il n'y a pas à proprement parler de stades irréversibles. Ainsi, l'étranger, au plus près de l'étrange, est toujours présent et peut envahir à tout instant n'importe quelle expérience quotidienne de l'adulte.

Dans la constitution de cette série se joue en somme à la fois l'intégration de la notion de l'espèce et de l'individu. Je dirais que l'appartenance à l'espèce est première et c'est ce qui explique que les enfants orphelins, élevés dans les institutions, ou ayant des débuts dans la vie, comme on dit, difficiles, ne deviennent pas pour autant systématiquement des psychotiques (or, à s'en tenir à une stricte croyance en l'Oedipe "naturel", ceci ne serait pas concevable), qu'ils sont de part en part des individus, quels que soient par ailleurs leur souffrances et leur malheur de n'avoir pas eu une enfance avec leurs parents, structurée selon les normes de la société qu'est la leur. La capacité, la spontanéité du sourire à l'étranger du tout petit enfant en est en quelque sorte l'illustration visible. Il faut par contre qu'il y ait de l'humain et du langage pour que de l'humain se reproduise.

Freud aborde ce problème un peu rapidement, car ce qui le préoccupait c'était d'avantage les problèmes du narcissisme et de l'individu. Et ce n'est pas un hasard si cette question de l'espèce surgit chez lui précisément lorsqu'il traite de l'Idéal du Moi, dont il dit que c'est une *"Formation substitutive qui remplace la nostalgie du père"* (Moi et Sur-moi, Idéal du Moi). Et il ajoute : *"Ici s'ouvre la faille entre l'individu et le concept de l'espèce"*. Et j'ajouterais : pour que l'individu puisse se former, il lui faut acquérir ce que l'on pourrait appeler le *sentiment de "réalité"* qui le protège de ce qui justement caractérise les débuts des individus de l'espèce humaine, à savoir, cette *"détresse première"* que Freud nomme la *"Hilflosigkeit"*. C'est peut-être à cet endroit que la notion du Complexe d'Oedipe vient un peu trop rapidement clore le questionnement. Comme exemple à ceci, cette citation de Lacan : *"Le complexe d'Oedipe s'avère dans l'expérience non seulement capable de provoquer par ses incidents atypiques tous les effets somatiques de l'hystérie, mais de constituer normalement le sentiment de réalité"*. Par ce garant du *"sentiment de réalité"* s'ouvre l'accès au monde, et se ferme, à tout jamais, mais jamais complètement, cet antre de l'étrange, le noir espace mère-enfant. Avant qu'il y ait de nom, ni de mère, ni d'enfant : le Deux originaire, bêtement biologique où s'enracine pourtant la détresse spécifiquement humaine, et la quête d'amour, qui, plus jamais dans cette espèce ne trouvera satisfaction dans l'ordre simple du biologique.

L'étranger au Deux originaire, mère-enfant, qu'il soit le géniteur ou pas, figure humaine autre, introduit l'enfant aux rapports de séduction. La séduction n'est pas en odeur de sainteté chez les psychanalystes, elle y est plutôt mal vue. Elle est mal vue depuis que Freud a avoué s'être trompé avec sa théorie de la séduction à propos des hystériques. Mais c'est que Freud s'est réellement trompé : il n'y a vu que du feu ! Je veux dire du feu au cul. Il a pris les hystériques pour des femmes adultes, toutes femmes, il s'est pris pour un homme adulte, tout homme. La séduction n'était pensable qu'en termes d'actes sexuels. Alors il a pris la voie triviale... Il n'a pas pensé à l'enfant, ni à l'infantile. Le petit enfant, bien qu'il soit sexué d'emblée, avant d'être en proie aux affres des désirs sexuels, a d'autres chats à fouetter : notamment de savoir comment s'en sortir de cet antre, entre-deux, origine de sa vie, mais qui est aussi le plus mortel des séjours s'il ne s'en dépêtre pas. Quoi d'autre que le besoin d'être séduit pour que du nouveau surgisse, pour que quelqu'un d'autre soit suffisamment aimable à son horizon pour briser l'enclos maternel ? De tout cela, Ferenczi en a parlé, Balint aussi... et Hermann et sans doute d'autres, mais j'ai comme une impression d'avoir à y ajouter mon grain de sel ou de sable.

... A moins que je ne veuille m'inscrire dans cette lignée qui vient de l'Est?... Ce que je dis alors ne sont que propos d'étrangère... et quelle réalité partagée depuis toujours viendrait alors garantir la crédibilité de mon discours ? Sa capacité de conviction ? de séduction ?

A cet endroit, l'on peut ouvrir une parenthèse : le discours psychanalytique ne peut-il être considéré lui-même sous l'angle de la séduction ? Séduction qui intervient à un moment particulier de l'histoire en Occident... qui commence en Autriche dans les années 1898-1900, et qui prend fin pratiquement en 1968 en France... Dans cette hypothèse, nous vivons des restes de cette séduction, et la crise dont on parle, crise de la psychanalyse, crise de la représentation, serait aussi une *crise de la séduction de la psychanalyse comme étrangère* ? Du discours de la psychanalyse comme objet de séduction... mais : pour briser quel enclos ?

Car enfin, son succès, son succès dans le social, n'a jamais été imputable à ses capacités de guérir, à ses fonctions thérapeutiques... jamais ceci n'aurait pu expliquer sa "mode". Son succès est dû à la séduction. S'il en était ainsi, alors on pourrait dire que nous sommes à l'orée d'une nouvelle ère : ou bien la psychanalyse est viable, et elle aura à se situer autrement, face au social aussi; si elle n'y arrive pas, si elle doit mourir, eh bien qu'elle crève! Et alors elle mourra comme Don Juan, d'une promesse tenue! Je ferme ici cette parenthèse. Et je poursuis : s'il est donc convenu d'appeler le père (et non le papa) celui qui ouvre l'accès au monde et au social, il ferme du même coup, tout en le maintenant à l'état latent, l'accès direct à l'espèce. Le *Ich-fremde* (l'étranger au moi) se déplace des objets partiels, voire des objets inanimés, vers les humains étrangers au Moi (qui du coup est constitué); le sentiment de réalité se distingue du réel et de l'irréel. Ainsi se met en place le *refoulement de l'indistinct mère-enfant*, dont le retour serait ce "*Fremde-Ich*", ce "*Moi étranger*", qui au plus manifeste se dévoile comme la rencontre du double. Ainsi se constitue le monde des objets distincts, l'idée même d'objet et, plus particulièrement, l'objet de la pensée. Le sentiment de réalité barre la route à l'angoisse du retour du même qui, lui, provoque un sentiment d'irréel magiquement crédible.

Ainsi donc la socialisation de l'enfant, socialisation à partir de l'idéal du moi, donc des idéaux du Père, vient réprimer ce mouvement premier, que j'appelais l'amour de l'étranger, sourire à l'autre, besoin de séduction, venu du fond de sa détresse du petit d'homme... Et le prix à payer pour entrer dans la société des pères, qui est toujours clanique, donc exclusive, qui n'englobe pas *tous les hommes* est un prix de dérision : pour n'être plus dans la détresse et la dépendance du corps maternel, l'homme troque son premier malheur contre un autre, le malheur social. Je citerais à ce propos Blanchot, qui mieux que quiconque dit cette *dépendance acquise* : "*Dans le malheur - et pour notre société, le malheur est toujours d'abord déchéance sociale - l'homme, frappé par les hommes, est radicalement altéré, il n'existe plus dans son identité personnelle, non seulement tombé au-dessous de la personne, mais au-dessous de toute classe et de tout rapport collectif réel, en ce sens déjà hors du monde, être sans horizon.*" (Blanchot, *L'Expérience-Limite*, p. 193).

Mais de quoi est fait justement cet horizon? Si à l'âge très précoce, il peut être celui que délimite l'espèce humaine, représenté par l'espace familial et non familial, dès lors qu'il y a eu inscription d'autres différences, celles qui, pour être perceptibles, nécessitent le *refoulement du "voir"* et n'ont de sens qu'au travers du "regard", regard à tous les coups codé, alors l'horizon se ferme à l'endroit où s'arrêtent les identifications horizontales possibles, c'est-à-dire où l'idéal du Moi trouve sa limite. Cet idéal dans son versant le plus patent pourrait s'appeler l'*idéal d'uniforme* : il est introduit par les pères sous la forme la plus banale qui s'appelle la visée éducative, mais qui n'a rien à voir avec l'éducation où l'enfant aurait à exercer quelque maîtrise corporelle ou intellectuelle sur lui-même; il s'agit toujours, en l'occurrence, de la maîtrise de l'autre et du nom donné à sa propre mort.

Cette visée éducative peut s'énoncer à titre d'exemple ainsi : "mon fils sera un bon français..." ... ou "mon fils sera un bon catholique" ou "mon fils sera un bon juif" ou "mon fils sera un bon musulman", etc., etc... A tous les coups c'est un "bon" pour la mort qui est souscrit

par cette formule. Etrangement, l'exemple se conjugue infiniment mieux au masculin... C'est la voie royale de la haine de l'autre, soustendue par la haine du père. A l'horizon de tels énoncés : un *univers uniforme*, un univers d'un "tous pareils" mais où l'on peut toujours être le meilleur, situant d'emblée celui qui ne tombe pas sous le coup, comme étranger. La meilleure illustration en est quand même l'armée, où le "tous pareils" va jusqu'au visible du déguisement : l'uniforme qui cache les autres différences et ne permet de distinguer que celui qui n'en a pas. C'est tout l'un, ou tout l'autre : pas question d'être *un peu* en uniforme!!! L'horizon, en l'occurrence, doit être sans bavures.

Mais ceci est évidemment le cas extrême et visible. Le sentiment et la notion d'un "Nous" qui exclue dans une extériorité les autres, le "vous", se joue le plus souvent de manière plus subtile, commençant par le "nous" de la famille, il s'étend différemment dans l'espace de la socialisation, mais il repose toujours à mon avis sur un montage collectif symbolique et imaginaire, pour faire parade à la fragilité narcissique du Moi. La métaphore du miroir permet de saisir l'importance de l'*horizon*. Il est structurant parce qu'il renvoie une image unifiée, mais aussi parce que tout miroir délimite l'espace de son reflet, parce qu'il a un *bord*. De la même façon, si le "nous" peut se vivre comme structurant et refoulant des angoisses archaïques, c'est parce qu'il délimite un *horizon*, et met un bord aux identifications horizontales qui, autrement, ne trouveraient pas de trait unaire pour faire bonne forme contre l'étrange et le non-domesticable.

Il est alors évident qu'il faille des situations exceptionnelles, de véritables catastrophes qui atteignent la vie du corps et du psychisme pour que réapparaisse comme lien essentiel pour l'homme son lien à l'espèce humaine comme telle. Ce lien que Blanchot appelle si justement *"un égoïsme sans Ego"*. Expression qui dit en peu de mots ce autour de quoi si péniblement je tourne. Elle lui vient à propos d'un commentaire du livre d'Antelm, appelé *L'espèce humaine*, dans lequel Antelm essaie de dire l'inimaginable, le pas dicible de son expérience dans les camps de concentration. Où, je cite, *"La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine"*.

Je ne m'appesantirai pas sur l'exemple du plus horrible dont sont capables les humains, et je ne me sens pas habilitée à donner plus particulièrement mon avis sur ces questions. D'autres le sont infiniment plus que moi. J'évoque cependant ce cas limite, parce qu'il représente ce qui, aujourd'hui, ne peut plus être contourné dès lors que l'on parle du social, de l'idéal du Moi et de l'étranger. C'est devenu la réalité toujours possible, puisqu'elle a été possible, et qu'elle l'est encore dans certaines parties du monde. Je pense plus particulièrement aux Goulags. Elle montre jusqu'où peut aller l'homme lorsque se dramatise la question des différences, qu'elles soient dites de race ou de pensée, car c'est toujours face à un Idéal, et les ségrégations qu'elles mettent en place. La ségrégation à forme "douce" qu'implique toute collectivité, tout groupe ou formation sociale avec un "nous" uniformisant, peut aller, pour la maintenance de ce "nous", ou de cet idéal d'uniforme, si elle est menacée, jusqu'à la *négation de la qualité d'homme*, de celui qui incarne alors l'étranger. En cela, on peut dire que nous ne sommes plus dans le même univers que Freud, bien qu'historiquement il en ait été le contemporain : il n'a pas eu véritablement la possibilité d'appliquer sa pensée à cette réalité-là. Il y a eu du nouveau dans l'histoire : l'homme réduit à un numéro, face à d'autres

qui au moins gardaient leur nom*.

Je ne peux m'empêcher de me demander, où l'auraient mené ses réflexions à la fin de sa vie, s'il avait pu terminer ses notes sur le "Clivage du Moi", et s'il avait pu aller au-delà de son illustration par la seule différence sexuelle. Pourtant y est omniprésente, une fois de plus dans ce texte, la *soumission au Père*, la peur du Père et, informulée, sa haine.

Il n'est bien sûr pas possible, ni souhaitable, d'aller, en temps ordinaires, même difficiles, jusqu'à cet *égoïsme sans Ego* dont parle Blanchot. Pour qu'il se manifeste, il faut la détresse extrême, la *Hilflosigkeit*, qu'en aucun cas l'on ne peut prôner comme exemple du lien humain. Je désirais simplement montrer que ce lien existe, qu'il n'est pas réductible à une quelconque rivalité entre les frères, ni à une simple sublimation d'une agressivité première. Que, lorsqu'il n'y a pratiquement plus rien qui maintient à la vie, il y a ce désir de vie qui n'est pas neutre, mais qui se spécifie d'une revendication de la qualité d'homme, même pour satisfaire les besoins les plus élémentaires, les plus "animaux". L'homme s'identifie d'abord à l'autre comme humain, ensuite comme père, mère, chef, ami ou ennemi, de la famille, ou étranger.

De ces premiers temps, il subsiste des traces qui ne sont pas uniquement celles de l'appartenance à l'espèce humaine que l'on rencontre dans les situations extrêmes. Ces traces sont celles qui ouvrent la voie vers le désir et la capacité d'être *séduit par l'étranger*. Souvent pour *sortir du deuxième enclos qu'à son tour représente la famille*. Le père, premier étranger possible, première séduction nécessaire pour quitter le trop familial... et entrer dans la famille. A son tour, il produira... ou non... l'autre enfermement, par ses idéaux obligés.

"Familles je vous hais"... est-ce devenu caduc? Les idéaux de la psychanalyse opèrent-ils à leur tour un double enfermement? Il arrive pourtant, et il arrive assez souvent, que l'on s'en déprenne, au moins partiellement; il arrive que l'on ne confonde pas la loi d'un père avec la loi humaine tout court. Sa loi n'est pas toute puissante. Et à la braver on ne devient pas nécessairement fou... comme on ne devient pas forcément idiot à se masturber... Ce sont là histoires pour se faire peur, et à la maintenance de cette peur les analystes contribuent parfois de manière douteuse. Qu'est-ce qui menacerait donc la psychanalyse si la loi du père s'énonçait autrement? Si au lieu de s'y soumettre, on commençait à analyser d'abord la peur du père?

A l'enfermement familial, à l'enfermement clanique, peut venir faire ouverture, apporter l'espoir d'un ailleurs vivable, la figure de l'étranger; elle peut aussi, dans bien des cas, suppléer à l'absence du père.

Les sociétés violentes, où l'archaïque se joue à fleur de peau - la peau de l'étranger, de préférence - tendent vers un idéal d'uniforme et à une grande transparence des individus. Elles se fabriquent une image

*Si l'on parle plus habituellement de la haine de l'indigène pour l'étranger, n'oublions pas le mouvement inverse : la haine de l'étranger pour l'indigène. Il n'y a pas de sens unique, chaque collectivité a son idéal et sa haine obligée. La différence n'est pas dans la plus ou moins grande quantité de haine dans un sens ou dans l'autre; elle réside dans le fait que d'un côté il y a un Etat, et pas de l'autre. C'est quand l'Etat prend en charge la haine d'un des groupes qu'il y a véritablement ségrégation violente.

de l'étranger en miroir : pour ces sociétés, il sera important de réduire tous les étrangers à une masse indistincte, les étrangers se devront aussi d'être "tous pareils". Au "tous pareils" des indigènes devant l'idéal du Moi et du Surmoi, idéal collectif national, correspondra au bas de l'échelle un "tous pareils" imaginaire de déjection d'un mal interne innommable. Ségrégation violente.

Dans les sociétés moins violentes, où l'homogénéité du groupe des indigènes est moins violemment requise, où la transparence des individus n'est pas exigible, l'étranger pourra aussi avoir une individualité et ne sera pas réduit aux seuls traits qui le lient à sa communauté d'origine. La guerre ne se jouant pas d'imgo à imago, le fantasme de l'étranger peut être au singulier, il pourra alors être aussi synonyme d'une possibilité de voyage et le représentant d'un univers non clos. Si une pluralité de "nous" est admise, l'individu faisant partie d'un autre groupe ne sera pas seulement représentant de ce groupe, mais aussi porteur de traits distinctifs singuliers. Cela ne signifie pas l'abolition de toute différence, ni même égalité satisfaisante. "Ségrégation douce".

Les lois de l'hospitalité peuvent être variables, elles lient de manière contraignante ceux qui reçoivent à ceux qui sont reçus. Elles ne donnent liberté absolue ni aux uns ni aux autres. Les conditions de l'apensée elles-mêmes ne seront pas identiques selon qu'il y aura ségrégation violente ou ségrégation douce. Et on a pu constater que l'interdiction de la libre circulation des individus s'accompagne toujours de l'interdiction de la libre circulation des idées.

La possibilité de passage d'un "nous" à un autre est une mise en place discrète de rituels de passage et d'équivalents d'initiation.

Si le premier "nous" introduit par le complexe d'Œdipe est une condition nécessaire au développement psychique de l'individu et une condition de pouvoir penser, la pluralité de "nous", possibilité de passages d'un "nous" à un autre, introduit à l'univers de la pensée tout autrement.

La ségrégation douce, pour ségrégative qu'elle soit, laisse voir le jour à la séduction de l'étranger, et au savoir, même implicite, que ce dernier a déjà accompli quelque chose qui ressemble à une initiation. L'étranger représente en effet celui qui a survécu - même si subjectivement il a payé un prix lourd - à la séparation de son clan, de sa langue maternelle, de ses origines, et qu'il vit loin de l'idéal d'uniforme de ses pères. Vision non formulée, vision imaginaire sans doute, mais qui a son efficace. Sous cet angle, les indigènes ont quelques raisons de craindre la compétition avec l'étranger, non réductible à la déjection innommable. Il a en effet moins à perdre, ayant déjà beaucoup perdu; il peut alors s'avérer sur bien de points plus fort que celui qui subit encore la domination de ses idéaux d'enfance de façon patente. L'étranger, de ce fait, est non seulement assimilé à quelqu'un d'initié, - ce qui n'exclut pas le mépris, mais justifie la peur - mais on lui suppose, souvent à juste titre, une plus grande capacité de passage d'un groupe à un autre à l'intérieur du monde indigène lui-même.

Emigrer est aussi un rite de passage, avec ses dangers et ses inconvénients, mais c'est à tous les coups l'accès à un autre monde, déplacement souvent opérant de l'angoisse de la rencontre du même, ce qui n'est pas sans donner quelque force supplémentaire face à l'enjuponné sédentaire, qui du voyage et de l'expatriation n'en fait que le rêve.

Passage à l'acte oblige et donne quelques titres de noblesse.

Il faut cesser de croire qu'émigrer c'est toujours et uniquement du côté de la perte et de la déchéance : tout passage de frontière est toujours adieux et pertes, mais aussi bien gain inestimable de liberté et de force personnelle - quoi qu'en dise Untel sur l'aliénation... La force personnelle n'est pas un concept analytique, et alors? Ca ne l'empêche pas d'exister...

Et c'est bien la reconnaissance de cette force par l'indigène, reconnaissance déniée mais active, qui peut, en temps de crise, faire basculer la ségrégation douce en ségrégation violente.

Pour conclure... je voudrais suggérer que ce qui vaut pour les individus, vaut pour les idées... nos créatures les plus chères.

Cette tendance, maintes fois constatée, à leur faire subir quelque ségrégation, même si elles voyagent apparemment plus facilement que les personnes. Idées assignées à résidence, idées surveillées, idées exclues, assignation, surveillance, exclusion, toutes aussi liées à la nécessité de cohésion et de transparence du groupe qui s'en réclame ou s'en défend... il y a des idées étrangères.

"Ces gens-là ne pensent pas comme nous". Ce qui veut dire : "Ces gens-là, ne sont pas comme nous".

Les idées aussi sont assujetties à la ségrégation violente ou douce, selon que le groupe... et pourquoi pas dire un groupe d'analystes, tient sa cohésion d'une théorie unique et "forte" (uniforme) ou est traversé par une pluralité de pensées.

Il est cependant une ségrégation, une forme d'exclusion, pire que toutes les autres : s'il est pénible d'être rejeté par une communauté vers son groupe d'origine, il est encore plus inquiétant si l'on devient de par son mode de pensée, étranger à son propre groupe, à sa propre famille : l'exclusion interne renvoie à un doute fondamental sur sa propre identité, car il est difficile de penser, et de se penser seul.

C'est un pari. C'est un pari qui me tient à cœur concernant les groupes psychanalytiques : arriver à trouver les conditions, à la fois *sociales et psychiques* qui permettent d'accueillir et d'accepter l'angoisse qu'introduit toute trouvaille personnelle qui n'a pas encore statut de théorie, et ce d'autant plus qu'elle ne s'articule pas nécessairement à une théorie promue par un maître et l'idéal qu'il représente... fut-il un idéal de vérité : alors d'autant plus féroce.

Clamer la tolérance avec des mots est une pantalonnade... il ne s'agit point de cela. Il s'agit de dépasser des vœux pieux par des actes qui consistent essentiellement à ne pas acculer tout un chacun à des misères supplémentaires d'hypocrisie : à ne pas augmenter le clivage déjà *indescriptible* entre ce qui se fait dans les cures et ce qui est permis d'en dire face à l'idéal théorique - quelque'il soit - qui, peu ou prou, terrorise chaque groupe. Et je ne parle pas de ceux qui, tétanisés sans le savoir, restant adéquats à la dite théorie... ne s'expatrient pas et ne font : RIEN.

Ne plus devenir étranger, pour avoir pensé quelque chose d'étrange, mais devenir, par la force de l'étrange qui nous habite tous, et qui n'est pas le même pour tous, ni définitivement étrangers ni définitivement indigènes, mais tantôt étrangers, tantôt indigènes... des gens du voyage.

Paris, Octobre 1983.

*
* *